

**L'esprit du
Tenshin Shoden
Katori Shinto ryu**

Page de gauche :

*Lizasa
Choisai Ienao
(1387-1488)
fondateur
du Katori.*

*Ci-dessus :
Otake Risuke
l'actuel chef
de l'école.*



Une des plus anciennes écoles du budo, célèbre pour son esprit philosophique particulièrement traditionnel.

Nous aborderons ultérieurement les aspects martiaux de cette école considérée comme la plus ancienne du Japon. Présentement, c'est de sa philosophie que j'aimerais m'entretenir. Il n'est pas dans les habitudes de notre groupe français d'écrire sur les fondements de l'école. Mais cette fois, un événement nouveau nous pousse à nous ouvrir davantage. Si l'actuel chef de l'école Katori, maître Risuke Otake, est venu en 1980 à Paris faire une démonstration, c'est bien la première fois qu'il ai autorisé et tenu un stage en Europe, stage qui eut lieu les 11 et 12 juin 1998 à Badajoz en Espagne, où le Katori a été introduit il y a une vingtaine d'années par mon élève et ami Canelo Rios. Ce stage à Badajoz fut organisé par l'élève de ce dernier, Francisco Comeron Borrego. Revenons maintenant un peu sur l'historique de notre groupe français.

En 1964, j'ai commencé la pratique du Katori Shinto avec sensei Hiroo Mochizuki, puis avec son père, Minoru Mochizuki, pendant

cinq années, en tant que «uchi-deshi», du fait que je vivais dans son dojo au Yoseikan, et cela jusqu'en 1973, date à laquelle, suite à un accident, je dus revenir en France. En 1981, pour la première fois, je découvris l'existence du style de maître Otake, de tendance nettement plus philosophique. Je repris donc la pratique en intégrant ce nouveau style, bien que sur le fond il y ait peu de différence. Malgré la difficulté que cela représentait, je pus ainsi faire une intéressante comparaison entre ce qu'enseignaient les maîtres Sugino Yoshio et Minoru Mochizuki, et ce que démontrait le chef de l'école Tenshin Shoden Katori Shinto, maître Otake Risuke, dont le dojo est à Narita. En 1983, maître Otake me proposa d'entrer définitivement dans l'école en signant le «keppan». Si j'aborde cette question des styles au sein d'une même école, c'est que ce problème se pose dans le Katori avec deux styles très marquants. Je considère cependant que ces formes extérieures sont toutes bonnes et utiles aussi longtemps que les pratiquants n'expriment pas une mentalité dogmatique exclusive et séparatrice. Il est temps que cessent les

joutes entre les styles, voire entre les disciplines du budo, et que naisse un esprit de respect et d'unité entre tous les pratiquants du bujutsu et du budo du monde entier. C'est dans ce sens que j'aimerais évoquer dans ces lignes certaines similitudes de pensée de l'Aikido moderne et du Katori ancien, l'un et l'autre porteurs d'une tradition spirituelle et dont le fondateur fut un maître accompli.

Si l'école Tenshin Shoden Katori Shinto s'est maintenue six siècles durant sans avoir été altérée par les vicissitudes de la civilisation nipponne, et par l'entrée dans une ère nouvelle fortement occidentalisée où prédominent l'intérêt matériel et la compétition sportive, si l'école a su maintenir son art et ses traditions ancestrales, c'est avant tout grâce à l'idée que se faisait son fondateur de ce que devait être une école martiale de sabre. Dans la pensée de maître Lizasa Choisai Ienao (1387 - 1488), une école devait pouvoir enseigner autre chose que la guerre ; elle devait pouvoir proposer aux élèves un idéal de vie, une connaissance des arts, une discipline du ca-

ractère, et un épanouissement de l'âme. Pour cela, un membre nouvellement admis, ayant démontré qu'il était digne, se voyait proposer de signer de son sang un serment (keppan), acte qui le rattachait non seulement à l'école martiale, mais aussi à la puissance spirituelle incarnée par le Kami du sanctuaire. Cela impliquait une sincérité sans compromis à l'égard des idéaux du sanctuaire, et le respect des secrets du ryu. C'est probablement cet état d'esprit imposant à l'école un cercle intérieur qui a permis au Tenshin Shoden Katori Shinto Ryu de traverser les siècles en maintenant intègre son identité.

Signer le « keppan » est avant tout une affaire de conscience. Cet engagement implique en tout premier lieu de poursuivre, sa vie durant, la pratique du sabre au sein de l'école, et de faire tous ses efforts en vue de discipliner son corps, de contrôler ses passions et ses émotions, et d'élever ses pensées de manière à garder un contrôle absolu de ses actes, pour la raison très compréhensible que nous sommes alors détenteurs d'un art qui peut être mortel. On s'engage donc à ne jamais se battre et à éviter, sous quelque forme que ce soit, les confrontations agressives si courantes aujourd'hui, même entre pratiquants d'une même école.

L'école Katori cherche à promouvoir un état d'esprit fraternel avec tous, où la critique n'aura plus cours, où l'entraide et la coopération remplaceront la loi du plus fort, la relation dominant-dominé. Il est bon de se souvenir du grand sacrifice des anciens « shihan » instructeurs de l'école, en vue de perfectionner notre art, pour avoir aujourd'hui à cœur de combattre notre pire ennemi, l'égoïsme, et lui préférer les vertus d'une âme pure et désintéressée.

O SENSEI MORIHEI UESHIBA

La dimension philosophique, religieuse, voire ésotérique, trop peu manifestée et même souvent absente dans l'ensemble du budo français, a été magnifiquement réactualisée par le fondateur de l'Aikido, maître Ueshiba. Tout au long de mon séjour au Japon, je me suis

souvent demandé comment il pouvait exister tant de similitudes entre la pensée de maître Lizasa et celle de maître Ueshiba, entre une école de bujutsu vieille de six siècles, et un budo contemporain.

Il faut tout d'abord reconnaître qu'à la tête de ces deux écoles se trouvent, non pas deux experts, mais deux maîtres parfaitement réalisés. De plus, tous les deux étaient profondément ancrés dans le shintoïsme et ouverts à la dimension du bouddhisme ésotérique. Le plus ancien des deux, maître Lizasa, était affilié au sanctuaire Shintô du Katori. Néanmoins, il incorpora dans sa pratique martiale la formation du caractère, le développement psychique, et la réalisation du satori. Pour ce faire, et sans oublier que l'on avait à faire non à des moines, mais à des bushis, il incorpora des techniques ésotériques issues du Shugendo et du bouddhisme Shingon. L'une de ces techniques les mieux connues est appelée « kuji-no-in ». Au cours de cet entraînement mental, l'étudiant utilise la pensée (via des mandalas), la parole (via les mantrams) et l'action (via la pratique des mudras ou gestes magiques). Grâce à l'esprit universel du grand maître Kobo Daishi (Kukai), représentant du bouddhisme ésotérique Shingon, le shintoïsme put parfaitement s'y intégrer, et l'on identifia même le panthéon Shinto à celui du bouddhisme. A tel point que les pratiques de l'un étaient utilisées par l'autre. Ainsi, au cours des grandes cérémonies de Kyudo, il me fut donné d'observer mon instructeur de Kyudo, maître Tokuda Masahiko, faire, avec la pointe de ses flèches, le kuji-no-in, en vue de purifier le dojo avant un tir de cérémonie. De même, on peut voir cet exercice intégré dans les pratiques du Katori. Maître Lizasa et maître Ueshiba avaient bien compris que ces deux systèmes religieux comportaient une vérité unique, et que leur différence était moins basée sur le fond que sur la forme. Bien que le Shingon soit surtout élitiste et réservé à des moines, il accordait une importance non négligeable à l'action sociale, à l'éducation, et à l'amélioration de la vie de toute la nation. Il en était de même pour le



Ci-dessus, Michel Coquet.

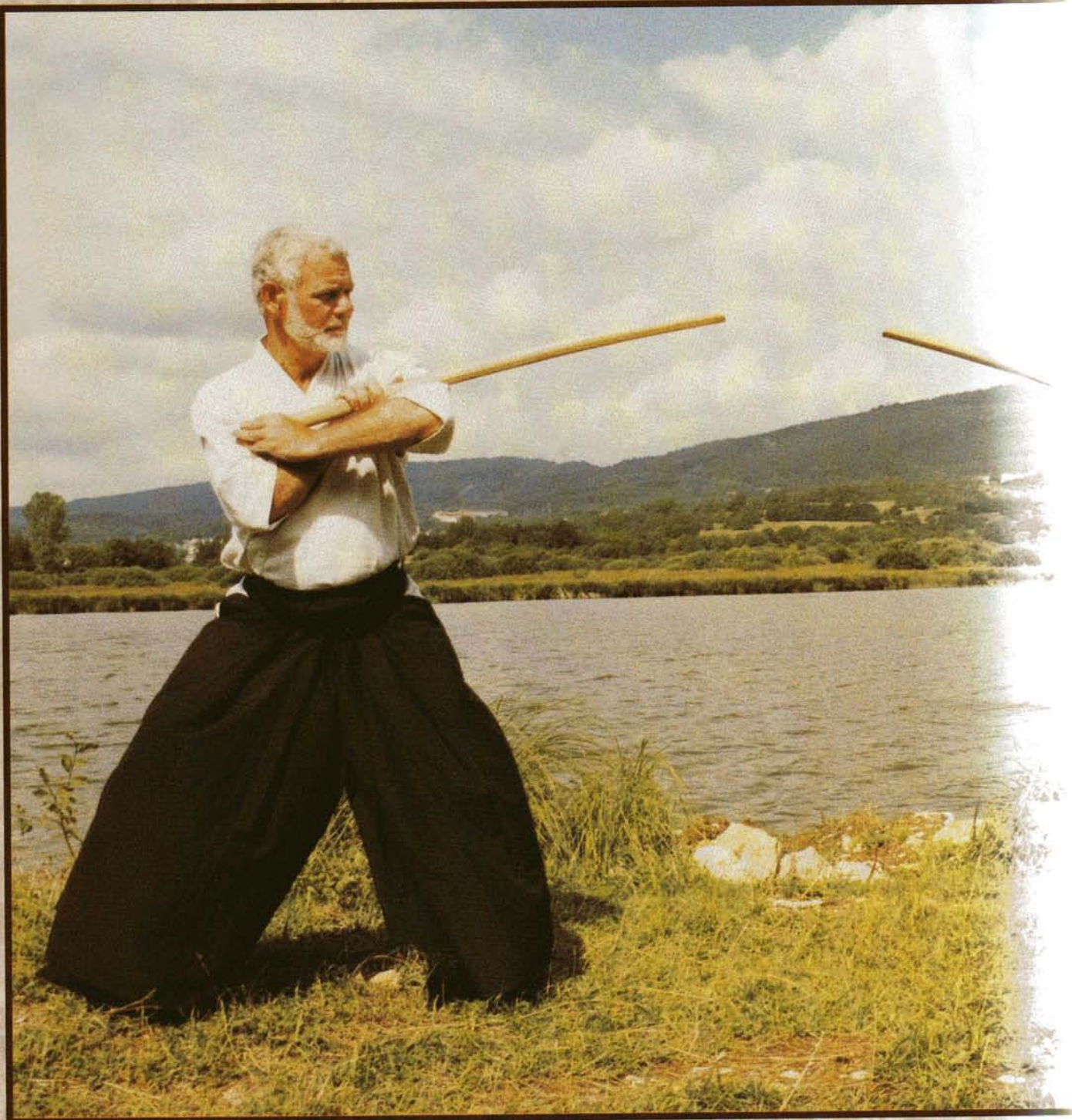


Shinto. C'est pourquoi maître Ueshiba n'appréciait pas l'esprit Zen, tel qu'il existait alors, c'est-à-dire pratiqué comme un simple moyen d'apaisement qui dérivait vers la quiétude, la passivité, et une forme d'égoïsme spirituel. Néanmoins, le fond, c'est-à-dire la recherche de vacuité en action, tel que le prônait le moine Takouan, dans la pratique de l'escrime, était reconnue comme tout à fait essentielle par maître Ueshiba, qui en connaissait toutes les subtilités, ayant lui-même pratiqué le Shugendō, le bouddhisme Shingon, le shintoïsme ésotérique de la secte Omotokyo, etc. Ce que j'ignorais à l'époque, c'est que maître Ueshiba, parmi les nombreuses écoles martiales qu'il avait étudiées et intégrées, s'était tout particulièrement intéressé à l'école de sabre du style Kashima ryu comme le prouve la plaquette de bois où est inscrit son nom, ainsi que cela a tou-

jours lieu lorsque l'on prend le «kepan». C'est ce que fit maître Ueshiba vers 1937, en compagnie de son disciple Zenzaburo Akazawa. Or, il faut savoir que les sanctuaires Katori et Kashima, proches l'un de l'autre, et situés sur les rives opposées du fleuve Tone, ont été des centres autant religieux que martiaux de la plus grande importance. On comprendra mieux maintenant les similitudes existant entre les principes du Katori et ceux de l'Aikido. Dans les premiers numéros de la revue, nous avons écrit un résumé de l'histoire du Katori Jingu.

L'école de sabre du Kashima Shinto fut fondée par Matsumoto Bizen No Kami Masabobu (1468-1524). C'était un élève de Lizasa Choisai, et, à partir de ce qu'il avait appris dans l'école Ka-

to-ri, il fonda son école qu'il nomma Hitotsu-no-tatchi (le sabre unique). Matsumoto transmit son art à Tsukahara Bokuden Takainoto qui, dans sa jeunesse, avait été formé par son père, prêtre au sanctuaire de Kashima, et lui aussi un expert du Katori Ryu. Avec Bokuden l'école Kashima devint populaire et respectée. Bokuden, de nature profondément spirituelle, connaissait l'histoire de maître Lizasa qui créa son école Katori à partir d'une intuition (vision d'un Kami) au cours d'une ascèse de mille jours. Il était également très admiratif d'un samouraï de renom, Aisu-iko, qui, dans une pratique similaire, avait reçu une inspiration à partir de laquelle il fonda son école le Kage-ryu. En vue de l'approfondissement des arcanes de son propre esprit, Bokuden décida de s'engager dans un musha-shu-



gyo, une ascèse martiale et spirituelle en solitaire, de mille jours (sen-nichi-gyo). Lui aussi, à l'égal de ses pairs, réalisa une expérience de transcendance, qu'il interpréta comme une inspiration de la déité du Kashima Jingu, à savoir Takemikazuchi-no-kami.

Il est donc naturel de retrouver dans la pensée de maître Ueshiba des principes similaires à ceux du Tenshin Shoden Katori Shinto, très proches sinon similaires à ceux du Kashima. C'est par une même ascèse poussée jusqu'aux extrêmes

limites de sa nature humaine, que maître Ueshiba fut à même de faire du daito-ryu-aiki-jutsu, l'art royal de l'aikido.

Mais, que l'on ne s'égaré pas, le Kashima, comme le Katori, ont pris forme sur les champs de bataille, et ses experts étaient réputés invincibles. Leur spiritualité n'était donc pas un prétexte à l'indolence, et leur manière de combattre était d'une rare virilité. Maître Lizasa, comme maître Ueshiba, insistent sur la nécessité d'un dépassement par une pratique intense, le keiko,

mot qui implique une discipline tant du corps que du mental et de l'esprit. A ce titre, le keiko est considéré comme un misogi, un acte sacré de purification physique, émotionnelle, et surtout mentale, en vue de parvenir au silence intérieur. C'est pourquoi l'un des principes importants, tant en aikido que dans l'escrime du Katori, est de se tenir au coeur de toutes les conditions que l'existence nous impose, en état de fudo-shin, un état où le mental est imperturbable, équilibré et serein, face à la vie comme à la mort. Le but du keiko est la puri-



*"L'art du sabre est
l'art de la paix"
Otake.*

fication des enveloppes grossières et des états de conscience qui s'y rapportent, cela est misogi.

Le Katori y parvient par la maîtrise du sabre, que l'on nomme aussi «hito», «hi» désignant ici l'étincelle de vie. Or «hi» est le même caractère que la syllabe «ka» de kami. Ainsi, hito (qui signifie aussi l'homme), veut dire «empli de lumière». La pratique du sabre a donc pour finalité de permettre à l'homme de découvrir son Kami intérieur, et le Kami-sama suprême. Le keiko a pour dessein de nous aider à maîtriser nos différents principes physiques, c'est pourquoi on le pratique aussi dans la nature, en vue d'un misogi de la terre, de l'eau, du feu et de l'air, soit l'ensemble des forces qui s'opposent à la vacuité. Ces forces sont symbolisées dans le Shugendo par les Tengu. Du reste, les Yainabushis possèdent un rite d'exorcisme, appelé Tengu-tobigiri, en vue de chasser ces forces de l'emplacement où l'on va pratiquer, que ce soit dans un dojô ou dans la nature. Lorsque ces forces en action dans l'homme, sous la forme de ses désirs, peurs, attachements, haine, jalousie, gourmandise, paresse, etc. sont maîtrisées, et que le mental est devenu silencieux, alors s'éveille une puissance de feu divin inimaginable située, par la tradition, au niveau des vertèbres coccygiennes. Cette fabuleuse puissance régénératrice, une fois éveillée, s'élève dans le nerf (éthérique) de l'épine dorsale de manière ondulatoire, jusqu'au cerveau, d'où son nom sanskrit de « kundalini shakti », la puissance du feu-serpent. C'est la raison pour laquelle le symbole de notre groupe français, Etik, est formé d'un dragon enlaçant l'épée de Fudo-myô-o.

Avant cet éveil, on peut être considéré comme un grand expert, moine ou budoka, mais ce n'est qu'après cette élévation que l'on devient véritablement un maître. Maître Ueshiba fit cette expérience le 14 décembre 1940 : son corps et sa conscience furent entièrement possédés par le dragon-roi, Ameno-murakumo-kuki-samuhara-ryu-o. Maître Lizasa réalisa cette expérience lorsque, à l'âge de soixante ans, à la suite de l'ascèse des mille jours, il eut la vision de Futsu-nushino-mikoto, et qu'il reçut de cette

vision le heiho-shinsho, un manuel de stratégie martiale et spirituelle, d'où le nom de «Tenshin Shoden» («d'inspiration divine») précédant le nom de l'école Katori.

La grandeur de l'Aïkido est essentiellement le fait de l'expérience spirituelle de son fondateur, réalisée à travers la pratique de près de trente styles différents, et tout particulièrement du Daito-ryû-aiki-jutsu. Au moment de son inspirante illumination, où sa conscience ne fit plus qu'un avec l'univers, il oublia toutes ces techniques et laissa jaillir de son cœur la quintessence de tous ces arts qui se synthétisèrent en lui dans une forme nouvelle et vivante. L'Aïkido était né. En ce qui concerne l'école Tenshin Shoden Katori Shinto, ce fut la même histoire, sauf que l'événement date de six siècles, et que cette école a su maintenir sa stratégie martiale intacte tout en y intégrant une dimension nouvelle, celle du heiho, gagner sans se battre.

Comme le maître Otake Rikusuke le dit souvent : «L'art du sabre est l'art de la paix», concept que prêcha maître Ueshiba jusqu'à son dernier souffle. De même, et bien modestement, nous osons ajouter que l'école Katori est aussi «nori-no-budo», l'art martial de la prière, car la profonde purification au cours du keiko génère en nous la sagesse et l'amour. A ceux qui doutent de la présence de principes aussi philosophiques au sein du budo, signalons que le mot «dojo», dans lequel ils s'entraînent, a pour origine le mot sanskrit «bodhi-manda», une référence à la sphère rayonnante et pure qui entourait le Bouddha pleinement éveillé. Le dojo est un lieu consacré où se pratique un misogi, en vue d'atteindre à ce même état d'éveil et de vérité intérieure. Si cet objectif devait un jour devenir celui de tous les pratiquants du budo japonais, alors cesseraient les critiques, les jalousies, les haines, entre élèves de disciplines martiales différentes, voire de styles différents. Ils marcheraient main dans la main, tout en gardant leur spécificité, et rayonneraient une puissance d'amour au point où la société pourrait en être transformée. Cela n'est peut-être qu'un espoir, mais nous y croyons fermement. ■